

## **Le trompe-l'œil et la prophétie : où est l'inconscient ?**

Depuis quelques années, un groupe de psychanalystes et d'analystes de groupe explore les fondements culturels du psychisme. Cet effort systématique de recherche s'est organisé autour d'une élaboration théorique soutenue par des dispositifs complexes d'enquête pratique et d'expérimentation. Les pages qui suivent tentent une critique de ces dispositifs. Le point de vue adopté est le problème du grand groupe : quelles sont ses propriétés, ses dynamiques et ses fonctions dans le cadre du dispositif mis en place par l'équipe de recherche ? Comment s'articule-t-il sur les autres éléments du dispositif ? Que nous indique-t-il de l'étayage social et culturel de la personnalité ? Permet-il réellement de saisir les significations psychiques de l'interculturel ? La réponse — ou l'impossibilité d'une réponse — à ces questions exige un parcours détourné, passant par le petit groupe et rebondissant sur la forme logique du dispositif institué par l'équipe.

### **Le problème**

Les fondements psychiques du social et les fondements sociaux du psychique demeurent l'une des structures en abîme de la théorie sociale. Dans un écrit de 1897, le philosophe et sociologue allemand, Georg Simmel, se demandait « comment les formes sociales se maintiennent », . Un siècle plus tard, nous en sommes à nous poser la même question à peu près dans les mêmes termes. La réponse n'est guère plus originale. Tel un jeu de poupées chinoises, les niveaux les plus individualisés du social ne feraient que contenir les projections miniaturisées des niveaux les plus généraux. Véritable *homunculi*, les Gestalt d'une organisation culturelle peupleraient en échelle réduite toute la hiérarchie de l'action sociale : des grandes

institutions complexes jusqu'aux dimensions les plus primitives des structures psychiques individuelles.

Dans cette démarche théorique, l'ancrage psychique du social n'est que la translation verticale et intergénérationnelle d'un même noyau stable de la *forme* d'un système macro ou macrosocial. Les différences entre les niveaux de translation tiendraient non pas à des variations de la *structure* de ce noyau, mais plutôt à des ancrages différents : au niveau macro, les systèmes des normes, des valeurs et des cadres culturels de la connaissance et de l'action ; au niveau micro et individuel, les systèmes des motivations plus ou moins incorporées. L'approche de l'école anthropologique de « Culture et personnalité » et les études sociologiques sur la socialisation primaire constituent quelques-uns des aboutissements de cette démarche.

Ses limites sont évidentes. Elles se résument en une conception non dialectique et quasiment désincorporée de l'ancrage réciproque des systèmes psychiques et des systèmes culturels. La socialisation est représentée comme une projection géométrique où seules les dimensions de la Gestalt changent, et parfois son énergie instituante : plus proche du contrat et du réglage des intérêts au niveau macrosocial, frisant et parfois même incluant des éléments psychologiques et corporels naturalisés (par exemple les besoins) au niveau micropsychique. Le mouvement est linéaire : du macro vers le micro, du social vers l'individuel, ou vice versa. Par-delà ses variantes, le modèle ne pré-voit ni solutions de continuité, ni changements de paradigmes. Surtout, il ne prévoit pas de rétroaction réciproque réelle entre les différents niveaux. Au-delà de quelques concessions superficielles, le psychisme demeure un épiphénomène des dynamiques sociales (sociologisme), où le social exprime les propriétés du psychisme (psychologisme). L'individu et/ou le social reflètent, ils n'inventent pas, et le passage d'un niveau à l'autre exclut toute *poiesis* des acteurs impliqués. Le champ des tensions conflictuelles et incorporées où s'opèrent l'ancrage psychique des dimensions culturelles et l'ancrage culturel des dimensions psychiques est appauvri de son pathos créateur et métaphorique, tandis que paraît régner l'ordre linéaire de la métonymie.

## Un trompe-l'œil

La rupture épistémologique de cet ordre fait depuis quelques années l'objet d'un effort concerté de la part d'un groupe de travail. Pour sonder l'obvie quasi impénétrable des étayages culturels primitifs du psychisme, ce groupe a choisi de se placer sur la ligne d'ombre des clivages interculturels, là où un regard simultané sur les deux côtés de la faille peut saisir en même temps la contiguïté et la béance, l'identité et la différence. Encore fallait-il un dispositif capable de : a) créer in vitro cette béance interculturelle ; b) consentir son élaboration émotionnelle ; c) favoriser sa symbolisation et la production d'hypothèses ; d) permettre des vérifications. Par approximations successives, plusieurs dispositifs ont été mis en oeuvre (Maastricht, Heidelberg, Oxford). Nous nous arrêterons ici sur la dernière version, le cadre de travail activé à Oxford, tout en soulignant qu'il n'y a pas de différences majeures parmi les dispositifs, qui se placent tous sous le signe logique du trompe-l'œil.

Le séminaire d'Oxford prévoyait trois modes d'interaction structurés et alternés

: six séances de grand groupe, multilinguistiques et réunissant tous les participants, six séances de petits groupes monolingustiques, et trois séances de groupes nationaux. Le staff participait aux grands groupes, et assurait la conduite des petits groupes, tandis que les groupes nationaux étaient autogérés. Des réunions périodiques du staff permettaient de travailler en groupe à une élaboration émotionnelle et cognitive des vécus. Les participants, environ quatre-vingts, devaient tous être passés par une expérience d'analyse leur consentant la tenue et la verbalisation de leurs émotions. La plupart étaient d'ailleurs des thérapeutes professionnels ou en formation. Détail important : plusieurs avaient participé aux rencontres de Maastricht et de Heidelberg ; ils connaissaient déjà les règles du jeu et les stratégies, et ils conféraient au groupe une mémoire et une histoire.

Les buts du séminaire en tant que structure de travail étaient énoncés ainsi dans le programme : « Le dispositif multinational donne aux participants la possibilité de faire l'expérience personnelle de leurs rapports à des personnes et à des groupes de différentes cultures, et d'explorer certaines des composantes socioculturelles inconscientes du Soi ». Les différents types de groupes « viseront à explorer des processus inter- et transculturels, certains fondements culturels de la personnalité et de l'identité, des processus de groupe et des dynamiques institutionnelles et sociales ». Par la suite, ces objectifs n'avaient été que très brièvement rappelés au cours d'une rapide présentation de l'organisation des travaux en ouverture de la première séance plénière. Cette stratégie avait permis de réduire les défenses intellectualisantes, abandonnant ainsi très vite les groupes à leurs dynamiques émotionnelles et le système « séminaire » au déploiement des propriétés formelles inhérentes à la logique de son dispositif.

Arrêtons-nous sur quelques-unes de ces propriétés.

### **Le dispositif comme Gestalt globale**

Les différents segments du dispositif étaient intégrés dans une configuration unitaire. Leur analyse séparée serait une erreur épistémologique. Les dynamiques des grands groupes, des petits groupes et des groupes nationaux ne peuvent être perçues correctement que dans le cadre d'une Gestalt globale servant alternativement de figure et de fond.

### **La logique de la mise en abîme**

Chaque mode de groupe produisait des dynamiques émotionnelles, des actes cognitifs et du matériel associatif qui devenaient les contenus partiels des autres modes. Les grands groupes suscitaient des Gestalt manifestes ou latentes que les petits groupes subsumaient plus ou moins ouvertement pour les élaborer et les renvoyer aux groupes nationaux et aux grands groupes, qui amorçaient un nouveau cycle réflexif. Cette spécularité activait une mise en abîme dynamique et cognitive qui rendait plus difficile la projection du perturbant à l'extérieur du système « séminaire ».

Le dispositif plaçait les participants et les différents types de groupes sur l'axe central de la fuite asymptotique que créent deux miroirs placés l'un devant l'autre. Les acteurs du système étaient contraints de vivre la logique qu'André Gide a mise en oeuvre dans *Paludes* : le récit d'un écrivain écrivant *Paludes*.

### Un système de clivages

La mise en abîme s'organisait autour d'un système de clivages récursifs. Le métacadre du séminaire se fragmentait en cascade. Tout d'abord les deux ensembles *grand groupe* et *staff*, qui s'annulaient temporairement pour donner lieu à des sous-ensembles entrecroisés : les *petits groupes* monolingustiques conduits par un membre du staff et incluant des participants pour lesquels la langue du groupe pouvait être soit la langue maternelle, soit une langue de choix ou d'exil. Les petits groupes multinationaux se dissolvaient à leur tour dans les *groupes nationaux*. Ce réagencement continu des appartenances dynamiques débouchait sur le grand groupe et sur la réunion du staff, mais cette totalisation transitoire n'était que le point de départ d'un cycle ultérieur de fragmentations.

Ce passage continu de l'Un au Multiple et du Multiple à l'Un structurait l'organisation des défenses par clivage et projection. Le dispositif invitait en quelque sorte les participants à cliver et projeter, car il y avait des contenants organisés pour accueillir ces opérations défensives : le grand groupe sur le staff, le séminaire et (parfois) les groupes linguistiques ou nationaux, le petit groupe sur le grand groupe, le staff, le séminaire et les groupes nationaux, etc. Les clivages organisés évoquaient, prolongeaient et renforçaient les clivages suscités par les autres instances de groupe. Mais — et c'est le *turn of the screw* du dispositif — la fragmentation et reconstitution permanente de chaque instance plongeait les clivages et les projections dans la précarité : à tout moment les clivages défensifs vivaient la menace de leur dépassement dans un nouveau contexte totalisant. Le petit groupe qui s'acharnait à expulser vers le grand groupe son agressivité et ses conflits internes savait qu'il aurait dû en quelque sorte affronter ses projections clivées dans le grand groupe qui l'attendait. Le dispositif mettait donc en oeuvre simultanément l'agencement institutionnalisé des défenses et la poussée institutionnalisée à leur élaboration et dépassement.

Le clivage institué par la diversification organisationnelle des groupes était ancré au thème du séminaire par ses contenus. Le dispositif introduisait deux différences majeures — la langue et la nationalité — qui ne se superposaient pas entièrement. Elles ancrèrent les clivages au niveau psychique primitif de l'unité duelle mère-enfant d'un côté (la langue maternelle), et au niveau apparemment plus « social » et « politique » du Nous national. Les défenses activées par le dispositif ne pouvaient que s'accrocher aux étayages primitifs de la personnalité et aux éléments culturels et sociaux du Soi, dont leur cristallisation révélait la trame. Le dispositif « politisait » les stratégies défensives activées — telle était

Le trompe-l'oeil et la prophétie : où est l'incoscient ?

l'hypothèse — par le contact interculturel, et il signalait ainsi le socle « politique » primitif du psychisme individuel et de l'identité.

### **L'Etranger interne**

Ce cadre de travail inventait l'Etranger interne. Le Barbare (« non humain ») se situant au-delà des frontières du Nous nous menace, mais il n'est guère inquiétant. Par ses clivages, le dispositif inventait l'Etranger et poussait les participants à l'expulser du Nous ; mais en même temps, il empêchait cette expulsion projective, et gardait l'Etranger à l'intérieur du groupe. L'Etranger devenait ainsi l'Etranger interne, le Tiers qui rendait impossible la fusion de l'unité duelle dans et avec le groupe, l'incarnation du clivage non réussi, le résidu de *Unheimlich* que laissent derrière soi les stratégies défensives ne pouvant aboutir à un succès complet. En un mot, la forme logique et incorporée de l'incoscient au sein du psychisme. Le rapport à l'Etranger courrait en parallèle au rapport avec l'incoscient individuel et de groupe, qu'il doublait de valences « politiques », linguistiques et culturelles.

p. 38

### **La fin du monde**

Au moment où il évoquait la dimension de la polis, le dispositif organisait sa mort. La traduction systématique des dynamiques profondes et des défenses du groupe dans un discours « politique » plaçait d'emblée les différents groupes dans la perspective de l'immortalité. Freud avait bien écrit que l'incoscient ne peut pas « penser » la mort. Il en est de même pour le social : ainsi que le montrent les suicides collectifs, tout groupe perçoit sa mort comme la mort du social en tant que tel, c'est-à-dire, littéralement, comme la fin du monde, car le monde n'acquiert sens et existence que par le truchement d'une culture et d'une organisation sociale. Le dispositif d'Oxford visait à évoquer les bases culturelles et sociales de l'incoscient. Il finissait donc par cumuler deux négations parallèles de la mort. En même temps, il organisait des groupes à terme, destinés à la mort en tant que groupes. D'où l'insertion de mécanismes défensifs ultérieurs qui venaient s'ajouter aux clivages et aux projections déjà mentionnées, et essayaient de prendre en charge l'horizon du deuil. Les élaborations paranoïdes et dépressives de la perte se tressaient aux défenses maniaques, l'angoisse accentuait l'omnipotence du Nous et relançait la nécessité des clivages, que l'alternance des différents modes de groupe savait immédiatement pour les remplacer par d'autres.

### **L'angoisse**

Les quelques aspects de la *forme* du cadre que nous venons de mentionner suffisent à laisser deviner toute la portée et l'entendue des angoisses que le dispositif visait à faire émerger en les orientant vers des représentations « culturelles ». Les propriétés anxiogènes des différents dispositifs de groupe étaient multipliées par l'invalidation réciproque des défenses, par la mobilisation

méthodique de niveaux psychiques très primitifs et indifférenciés, par la mort annoncée des groupes, par l'impact violent de certains thèmes « politiques » et conflits culturels ou historiques sur les biographies personnelles de plusieurs participants, etc. Ce surplus d'angoisse débouchait nécessairement sur un surplus de régression qui rendait théoriquement plus accessible le socle transpersonnel et culturel de l'identité.

### **Une démarche parallèle**

Sur la toile de fond de ces propriétés formelles du dispositif, essayons maintenant de décrire la dialectique des dynamiques inter- et intragroupales du séminaire. Pour être appréhendée, toute Gestalt globale exige que l'on assume un point de vue partiel. Le nôtre va être celui du petit groupe italoophone. C'est à partir des vicissitudes de ce petit groupe que nous allons viser la description en creux de la logique du grand groupe et du groupe national, et peut être la démarche globale du séminaire.

p. 39

Tout d'abord une description rapide du groupe : neuf participants, dont cinq femmes ; deux des participants ne sont pas d'origine italienne, et ont appris la langue à la suite de leur mariage avec un Italien. Les Italiens autochtones se connaissent très bien entre eux, ils sont liés par des rapports de travail, d'amitié et de pouvoir, et plusieurs sont siciliens. Le conducteur est italien.

La *première séance* fait suite au premier grand groupe. Elle se heurte à des difficultés majeures. A l'heure prévue, il n'y a que trois personnes dans la salle. Les chaises vides effrayent. Heureusement, les autres participants arrivent par petits groupes, la pièce se remplit et les remarques sur le *froid* diminuent. La séance s'organise autour de trois thèmes : le groupe arc-en-ciel, la Tunisie et la trahison. Après des présentations rapides et parfois hésitantes, voici une première définition : « Nous sommes un groupe arc-en-ciel », beau, solaire (il pleut dehors et il fait froid), harmonieux, où les différentes couleurs s'estompent les unes dans les autres sans perdre pour autant leur individualité. Le petit groupe s'oppose ainsi au grand groupe, froid, sans couleur, plongé dans de longs silences moroses, et qui déjà, dans sa deuxième moitié, amorçait une dynamique d'attaque-fuite contre le staff, tenu pour responsable de la situation de confusion, détresse et perte de l'identité dans laquelle les participants au séminaire ont été plongés « sadiquement ».

La quête d'un Nous par contraste s'accroît. Les membres siciliens opposent la Tunisie au Marché commun ; en fait, ils se sentent beaucoup plus proches de la Tunisie. L'appel au primitivisme des pulsions et au vitalisme instinctuel se double de tons tiersmondistes. Le petit groupe devient le lieu géométrique de la chaleur, de la gratification infinie et du principe du plaisir dans un au-delà exotique se dérochant au principe de réalité. Par contre, le grand groupe c'est le Nord, le Marché commun : « Marché », c'est-à-dire le lieu du contrat, de l'économie, du compromis réaliste, de l'échange rationnel fondé sur le calcul quantitatif et se défendant contre tout abandon aux instincts ; « commun », négociant péniblement un Nous fictif dénué de racines vraies et partagées, sans langue maternelle, où la seule langue-

parole commune tire son poids du pouvoir. Le « Marché commun » propose un domaine transculturel séparé de tout étayage instinctuel, l'aboutissement pénible et sans joie d'un projet rationnel visant non pas le plaisir et la jouissance mais l'accumulation et le pouvoir. La langue devient la pierre de touche de ce contraste entre la Tunisie et le Marché commun. La « parole » tunisienne fait appel à l'immédiat non verbal des corps, la « parole » du Marché commun s'enlise dans les déboires d'une langue franche qui se révèle la langue des détenteurs du pouvoir. Déjà le grand groupe avait vu les premiers signes de l'interminable débat sur l'anglais et son impérialisme linguistique...

Le troisième thème esquisse le contrepoint des ambivalences. La « trahison » dont le groupe parle pendant plusieurs minutes, c'est le sentiment coupable que vivent plusieurs Italiens à cause de l'absence d'un ami et collègue qui aurait dû participer au séminaire (sa chaise est vide), mais qui n'a pu quitter l'Italie car il attend les résultats d'un examen médical très important. Pourquoi l'ont-ils laissé tout seul pour participer à ce séminaire ? La trahison traduit la culpabilité d'un abandon, elle exprime projectivement le sentiment de menace et de solitude que vivent plusieurs membres du petit groupe. Des associations successives le précisent. Une analyste ayant quitté l'Italie pour l'Argentine raconte la douleur qu'elle a vécue quand elle a perdu son droit au passeport italien, et son amertume pour les difficultés aux-elles elle s'est heurtée quand, à son retour, elle a voulu récupérer sa citoyenneté italienne. « J'ai senti que l'on m'avait exilée... Oui, un exil... ». La trahison et l'exil visent le grand groupe. Marché commun peut-être, mais aussi, et immédiatement, fantasme : a) d'une mère toute-puissante qui peut intégrer en elle-même toutes les différences et métamorphoser l'hétérogène en homogène, le Multiple en Un, contenant illimité ; b) d'une mère affaiblie, incapable de retenir les enfants qu'elle contient, mère d'émigrés, moi-peau percé qui perd ceux qu'il devrait conserver ; c) d'une mère avare négociant ses faveurs et le lait de sa parole, qui devient une parole phallique modelée par le pouvoir, et prête à exiler ses enfants les plus faibles. Derrière l'apologie de l'au-delà tunisien se dessine la nostalgie douloureuse d'un grand groupe fantasmatique qui est déjà une matrice et une origine vers laquelle les anges déçus rêvent un « à rebours » peut-être impossible. Le premier grand groupe devient le Commencement tout court. Le temps du séminaire et le temps interne des participants commencent à établir leurs cheminements parallèles.

Au début de la *deuxième séance*, le petit groupe paraît crispé dans un état de tension que les participants s'efforcent de ne pas montrer. Le mouvement des yeux aux aguets contraste avec l'immobilité contrôlée des corps. Tout le monde a soigneusement gardé la place qu'il avait à la séance précédente. Comme toujours, l'incipit est révélateur. Une psychanalyste italienne ayant longtemps vécu en Argentine nous dit qu'apparemment tous les petits groupes auraient évoqué l'expérience de l'émigration. Elle souligne qu'elle n'a pas émigré, car elle a quitté l'Italie de sa propre volonté, par un libre choix. Le conducteur renvoie à l'*hic et nunc* : « La sortie du grand groupe (entre temps la deuxième séance du grand groupe et le premier groupe national ont eu lieu) n'est pas une expulsion et un exil, mais plutôt un choix libre, le contenant ne s'est pas fragmenté, c'est moi qui ai voulu en sortir... ». En fait, les participants demandent à leur petit groupe de les aider

à nier sur un mode maniaque la rage et la dépression suscitées par l'expérience du grand groupe. *L'incipit* suggère un premier facteur de cette rage, qui relève de la structure du dispositif : le grand groupe produit un niveau élevé d'angoisse qui exige le changement de signe de l'élément principal de cette angoisse : la souffrance liée à la perte de l'identité et des frontières du Soi devient le plaisir de « sombrer dans l'homogène » (Freud) : le plaisir de la fusion dans et avec une entité toute-puissante.

Mais un deuxième thème intervient. Deux membres du groupe se connaissant depuis longtemps lancent un signal important : « Nous sommes très copains, des cousins, presque des frères... On n'a pas envie de mettre en risque nos rapports ici ». Un interdit familial est lancé contre les manifestations d'agressivité à l'intérieur du petit groupe. Or, la deuxième séance du grand groupe a été marquée par une agressivité croissante : les attaques contre les « Anglais » et leur impérialisme (linguistique, organisationnel et symbolique : nous sommes à Oxford...) se sont accentuées, et elles ont été reçues tantôt avec une attitude coupable et d'identification avec l'agresseur, tantôt avec des réactions indignées. Mais le contenant « anglais » ne suffit pas à la rage angoissée du grand groupe. Fluide, elle déferle rapidement contre le staff, accusé de se taire, d'avoir construit un dispositif n'ayant aucun sens, etc. Mimétisé dans la salle, difficile à identifier, le staff devient la forme même de l'objet insaisissable que : a) la rage du groupe veut globaliser pour le détruire (inventer un Vous pour le Nous), b) elle craint avec angoisse d'avoir déjà détruit. Et le staff alimente partiellement la fantaisie d'une destruction réussie le long de clivages nationaux ou linguistiques. Les premières interventions montrent des différences évidentes de style de conduite entre ce que nous appellerons, pour simplifier, les « Anglais » et les « Français » : les premiers visant essentiellement à « faciliter » la communication en atténuant avec souplesse les tensions et les angoisses, les seconds davantage orientés à utiliser l'interprétation des dynamiques profondes en indiquant explicitement l'angoisse, la destructivité et les défenses. Le petit groupe se voudrait un îlot d'harmonie et de fusion réussie par rapport à la fragmentation du grand groupe/matrice. L'effort pour se préserver de la contagion pousse les participants italo-phones à mobiliser une matrice alternative, perçue comme plus primitive, donc plus difficile à agresser : l'italien, être d'origine italienne, l'entente quasiment immédiate qui se crée parmi les Italiens déjà au niveau non verbal des gestes, des attitudes du corps, des goûts conditionnés culturellement (alimentation). Cette matrice ancrée au niveau culturel permet au petit groupe de se vivre comme un utérus efficace remplaçant l'utérus détérioré du grand groupe. Une participante aristocrate d'origine allemande, mais naturalisée italienne, rompt son silence : « Ce groupe est un utérus... ». Encore s'agit-il, pour le groupe, de nier une donnée évidente : quelques-uns des participants ne sont pas d'origine italienne, ils parlent un italien ayant des tonalités étrangères, ils ont des gestes et des attitudes qui n'ont rien à voir avec un dénominateur commun italien non verbal ; d'autres, tout en étant d'origine italienne, témoignent d'une évidente incertitude quant à leur appartenance. C'est donc au prix d'un clivage interne soutenu par un déni que le petit groupe lui-même peut cultiver le fantasme de son harmonie préétablie. Le mal obscur de la fragmentation et de l'individuation habite le petit groupe, et le menace de ses valences dépressives.



Quelques interventions discrètes du conducteur poussent le groupe à approcher ses défenses. La douleur et l'angoisse se manifestent. Un participant observe : « Oui, nous sommes très bien ici entre nous, et pourtant je remarque que nous disons toujours "ma... ma..." » [mais... mais...]. Le conducteur souligne le caractère oppositif de cette conjonction, comme si le groupe pressentait un « mais... » non déclaré qui l'habite ; il ajoute que « ma... ma... » évoque très directement l'italien *mamma* (maman) ; la perception d'une opposition, donc de l'existence de conflits internes, devient une invocation angoissée de l'imgo maternelle.

Le froid apparaît dans le groupe. Une participante déclare avoir très froid et s'emmitoufle dans un grand manteau fort défensif. On lui fait remarquer qu'elle a choisi de s'asseoir loin du radiateur : elle a soigneusement construit son froid agi pour ne pas faire face au froid intérieur qu'elle pressentait, en elle-même et dans le groupe. Le moi-peau du petit groupe commence de se déchirer, le groupe perd depressivement sa chaleur par cette béance institutionnalisée qu'est devenu pour lui le grand groupe. Le petit groupe répond au froid par une stratégie double visant à rétablir la chaleur de l'hypercohésion fusionnelle. D'un côté, il fait entrer en jeu le contenant « groupe national » pour y projeter sa destructivité désagrégatrice. Les participants font allusion à de mystérieux problèmes dans le groupe national précédent. L'allusion est tactique, elle fait appel à une clique nationale qui devient ainsi un sous-groupe fort à l'intérieur du petit groupe, où quelques participants ne sont pas de nationalité italienne et deviennent ainsi l'impur au cœur du pur, la raison profonde du mal (la logique du pogrom et de la purification ethnique). Mais cette allusion se charge à son tour d'angoisse : le *inner circle* des « saints et purs » est touché à son tour par la destructivité ; pour les participants, il s'agit de constater douloureusement que même le Nous qui serait le plus immédiat et le plus primitif *d'après le dispositif* n'échappe pas à la détérioration. La matrice nationale ne paraît pas un moi-peau plus solide ou plus inné que les autres. Le conducteur accentue ce constat en indiquant que le petit groupe est peut-être en train d'essayer de se libérer de ses conflits en les déplaçant ailleurs, vers le grand groupe et vers le groupe national, dans un circuit de clivages et de projections entrecroisées qui finissent par rebondir sur le petit groupe lui-même.

Après cette intervention, la participante frileuse dit toute sa rage indifférenciée, n'osant pas encore déclarer son objet. Le conducteur se perçoit de plus en plus invalidé et en colère. Il sent qu'il va devenir bientôt le « seul objet de [leur] ressentiment » : très racinien, très cohésif, mais pas rassurant du tout.

La troisième séance voit l'explosion d'une série d'attaques contre le conducteur, le cadre de travail et l'ensemble du dispositif. En début de séance, il n'y a que trois participants, dont deux d'origine non italienne. Tous les autres arrivent en retard, individuellement et avec un calme affecté. Le conducteur apprend tout de suite que le deuxième groupe national a fait une... promenade en ville, agrémentée d'un shopping paisible. Quelques ricanements et des tons goguenards accentuent le climat de provocation et de défi au conducteur. Ces actings font suite à un comportement singulier des italo-phones dans le troisième grand groupe : ils sont restés tout à fait silencieux, ou bien ils ont parlé en... espagnol ! Dans la réunion du staff, ce comportement avait été remarqué ; deux hypothèses : les italo-phones ne se sentaient pas suffisamment protégés par leur conducteur, qui était aussi l'objet de

la rage envieuse de ses compatriotes collègues professionnels et universitaires. Mais le troisième grand groupe avait marqué aussi le climax des dynamiques alternativement schizoparanoïdes et dépressives. Des querelles personnalisées avaient éclaté, accompagnées de polarisations évidentes, de boucs émissaires plus ou moins transitoires le long des clivages linguistiques, et d'épisodes sadomasochistes. Des persécuteurs tout-puissants avaient fait leur apparition, ancrée à l'histoire récente et aux biographies individuelles : les nazis, les Japonais. La métaphore et l'imagerie du *lager* exprimaient avec force le fantasme du dispositif du séminaire. Liée à des traumas objectifs, la narration de retraits autistiques enfantins et du recours désespéré à la communication non verbale (desseins, etc.) donnait la mesure de la souffrance du groupe des participants, Surdéterminé, l'interdit silencieux lancé contre l'utilisation de l'allemand, et partagé par les Allemands eux-mêmes, condensait une fois de plus cette souffrance complexe. Le grand groupe mobilisait les grands fantasmes historiques pour gérer et rendre non analysables ses dynamiques dans l' *hic et nunc*.

Dans le petit groupe, le conducteur souligne les attaques concentriques dont il est l'objet à plusieurs niveaux. Les participants essayent de déplacer encore une fois l'attention sur un autre contenant, le groupe national, et sur les événements mystérieux qui s'y passent. Le conducteur signale qu'il y a sans doute des mystères dans le groupe, du non-dit : il est peut-être important de les éclaircir, mais il faut d'abord les voir comme une attaque du cadre et de la fonction du conducteur. Une élaboration difficile s'amorce. Lentement et péniblement, la compétition, l'envie et l'identification au persécuteur se manifestent et peuvent *être* dites. Le mystère du groupe national entre en jeu : un conflit de pouvoir entre deux participantes (qui jouait au leader informel dans ce groupe sans conducteur formel ?) peut être compris maintenant comme le déplacement du conflit avec le conducteur du petit groupe. Dans l'arrière-fond, une dynamique plus complexe : menacé par sa destructivité interne, le petit groupe a essayé de la relancer sur le grand groupe et le groupe national ; mais cette attaque à l'imgo de la matrice dans le dispositif du séminaire (le grand groupe) et à l'imgo plus primitive d'une matrice « culturelle » archaïque (la nation, la langue maternelle) détériorait des objets internes ambivalents, mais constitutifs de l'identité. Pour les protéger, le petit groupe avait adopté une autre solution : utiliser le leader/Urvater comme objet d'une communion de sentiments de la part de la communauté des frères/participants. Par cette stratégie classique, la « horde » reconstituait sa cohésion fusionnelle autour d'un crime majeur, et le leader temporaire du petit groupe devenait le contenant transitionnel de la destructivité clivée des participants. Tel un demi-dieu, il délivrait le groupe du mal en l'accueillant et en l'élaborant dans son propre moi-peau. Encore fallait-il atténuer la double angoisse du boomerang de la destructivité projetée et de la détérioration irréversible du conducteur comme objet d'amour transférentiel. La négation du crime fantasmatique fondant le Nous parfait et hyper-cohésif du petit groupe utilisait alors les stéréotypes conscients qui expriment les fantasmes culturels primitifs : les Italiens ne sont pas agressifs, les Italiens sont copains avec tout le monde, l'italien n'a jamais été une langue impérialiste, l'Italie a été le seul pays européen où les Juifs n'ont pas été persécutés pendant la dernière guerre, etc. Il n'y a donc pas de destructivité, ou de crimes, dans notre gentil petit groupe italophone...

La *quatrième séance* du petit groupe élabore la destructivité désormais évidente. Les participants s'agressent pour des raisons « futiles » (fumer/ne pas fumer, ouvrir les fenêtres, etc.) et attaquent ouvertement le conducteur, dont ils questionnent l'âge, les capacités, la formation professionnelle, les titres universitaires, les appartenances psychanalytiques, la compétence théorique, et même, par un lapsus, le droit à l'existence physique. Un acting important émerge : deux des participants les plus actifs, très liés entre eux, vont quitter le petit groupe (et le séminaire) après cette séance ; ils le savaient dès le début, et quelques autres avec eux. Réactions de surprise et de rage. Pour éviter les affrontements personnels directs, on fait appel encore une fois à des stéréotypes culturels : les Italiens ne sont jamais à l'heure, les Italiens ne respectent pas les engagements, ils ne savent pas travailler en groupe parce que le seul modèle de groupe qu'ils ont, c'est la famille, etc. Quelques participants évoquent la Mafia. Un climat soudain de terreur et de conspiration paraît envahir le petit groupe. Un participant sicilien remarque : dans les zones contrôlées par la Mafia, il faut rester coi, invisible. Le conducteur signale au groupe ce climat nouveau, l'appel à un Nous et à un Soi secret, l'existence d'un pacte caché. Un participant : il y a des secrets dans ce groupe..., l'absent malade (conducteur : mais très présent en tant que malade, la partie malade du groupe clivée et projetée...), les deux participants qui partent ; ceux qui savaient ont utilisé ces secrets pour s'isoler...

La séance du « secret » s'établit en contrepoint par rapport à la quatrième séance du grand groupe, la séance du « miracle ». Elle avait débuté par une montée quasi intolérable de la tension, qui favorisait des tentatives de prise de pouvoir et le retrait autistique de la majorité des participants. Tout à coup, quelques participants renoncent à utiliser des langues franches (le français et l'anglais), mettent entre parenthèses le « devoir » de communiquer à tout prix verbalement, et parlent leur propre langue. En quelques minutes, une véritable cacophonie linguistique s'instaure. Les langues interdites apparaissent, et sont revendiquées. On demande aux langues marginales de se faire entendre. Une atmosphère de fête et d'orgie verbale remplace très vite la dépression et les dynamiques schizoparanoïdes. Les participants se parlent en utilisant des langues qu'ils ne comprennent pas, et ils ont pourtant l'impression vécue de se comprendre. Un pneuma divin — le Saint-Esprit de la Pentecôte — souffle sur le grand groupe, et tels les Apôtres, ses membres comprennent toutes les langues. Babel restaurée. L'un des participants déclare : c'est un miracle. Plus laïquement, nous pouvons interpréter cet exemple saisissant de glossolie collective comme la forme verbale d'un délire de groupe transitoire dans le cadre d'un état-limite de postulat de base d'accouplement. Le dispositif avait organisé la perception de l'individuation et des frontières du Soi sur la ligne d'ombre des différences linguistiques et d'appartenance nationale. Mais la douleur psychique du grand groupe multilinguistique, son impossibilité douloureuse à se représenter comme un Nous authentique non clivé, coexistait avec une demande panique de fusion et de perte des limites du Soi qu'engendraient les dynamiques profondes du grand groupe en tant que tel. Autour des barrières linguistiques se jouait, entre autres, cette négociation difficile et chargée d'angoisse. L'effondrement hallucinatoire de ces barrières et la réduction des langues au signifiant pur (la musique comme langue universelle) ouvrent la voie aux plaisirs

fusionnels déculpabilisés, ils permettent — et vérifient — le « sentiment océanique » (Freud) du Soi auquel il est officiellement permis de « sombrer dans l'homogène » (Freud) d'un Nous pseudo-cohésif, déniaient les conflits internes et la séparation de l'individuation.

Face au grand groupe du « miracle », le petit groupe monolinguisque doit gérer le revers de la médaille, la peur qu'ont les participants de perdre définitivement leur identité propre, leur individualité. Il devient alors le lieu géométrique et l'espace psychique de cette individualité précaire qu'il s'agit maintenant de sauvegarder derrière le moi-peau de sa propre langue. Le petit groupe a des secrets. En rapport au dispositif général du séminaire, et au conducteur qui l'incarne, il se situe en porte à faux : il n'est pas transparent comme le Nous/grand groupe, l'existence du secret vérifie l'existence d'une peau psychique du groupe qui rend son dedans opaque par rapport au dehors ; comme le mensonge pour l'enfant, le secret prétend indiquer que le Soi est là, et vérifie son existence par sa capacité d'opposition. Le groupe-Mafia devient la métaphore puissante du groupe — ou du sous-groupe — garantissant par des mécanismes culturels et sociaux (la conspiration) la survie de son identité et de l'identité de ses membres. Les disputes futiles qui animent la séance du petit groupe deviennent un indicateur de cet effort pour préserver l'individualité face à la terreur de la perte définitivement. Le jeu des fenêtres ouvertes et fermées montre bien que c'est autour du moi-peau que l'on se dispute. La fumée n'est-elle pas à son tour l'équivalent sublimé du *flatus* de l'autre qui pénètre mon corps sans que je puisse l'en empêcher, son dedans qui envahit mon dedans<sup>2</sup> ? La querelle sur la défense de fumer signale une négociation silencieuse de la distance entre les participants, de leur degré d'intimité et de séparation ; la même négociation que le secret gère sous la forme de l'exclusion.

La *cinquième séance* du petit groupe est dominée par l'absence de deux participants qui viennent de quitter le séminaire. Cette absence devient l'événement et l'espace psychique transitionnel où le groupe commence l'élaboration de sa mort (il s'agit de l'avant-dernière séance). La dépression, la sensation d'un froid intense et les fantaisies de gratifications orales paraissent dominer les échanges. « A Palerme, il fait chaud... 23 degrés... ». Les deux personnes qui ont fait défection ont emporté la chaleur du groupe avec eux. Des identifications envieuses se manifestent, accompagnées de sentiments de culpabilité. Les fantasmes de frères jumeaux morts à la naissance et le sentiment que l'on est les seuls survivants — donc coupables — accompagnent plusieurs interventions. D'autres prétendent convaincre le groupe qu'ils ont été très contents quand leurs mères les ont éloignés d'elles. Les histoires d'orphelins sévissent. De temps en temps, les plaisirs de la fusion homosexuelle — l'amour du Même — sont évoqués, mais sans conviction : « Il n'y a plus que des femmes dans ce groupe », et le seul homme présent ne proteste que faiblement...

Parallèlement, le grand groupe essaie de gérer la transition de la toute-puissance désirante et magique du « miracle » vers la redécouverte de la limite, des frontières, des différences (linguistiques), et de l'effort pénible que constitue la tentative de s'exprimer dans une langue étrangère (contre l'aisance immédiate de la glossolalie). Dans un climat de plus en plus détendu et prêt à la catharsis de l'effèt comique, plusieurs membres du grand groupe s'efforcent de communiquer en utilisant des langues qu'ils connaissent mal, parfois très mal. Les babillements pleins de bonne

volonté qui couronnent souvent ces efforts deviennent des cérémonies de dégradation de la langue maternelle, de la toute-puissance du Royaume des Mères faustien qui la gouverne, et des frontières et clivages qu'elle étaye. Une fête quelque peu subversive s'organise contre l'imaginaire maternelle et les institutions qui la fantasment et l'ancrent à des structures. Les clivages des appartenances perdent leur pouvoir de terreur, et le grand groupe joue avec les matrices qui le hantaient. Le plaisir du jeu n'arrive cependant pas à dissimuler entièrement les indices d'une souffrance dépressive liée à la mort du groupe qui approche, et surtout à la violence sacrilège de l'agression comique contre les Mères, les matrices, les langues maternelles, les institutions, les nations et les autres imagos des contenants primitifs. La mobilisation des défenses maniaques rend difficile l'élaboration des fantasmes du deuil, qui investissent alors le petit groupe déjà détérioré par les défections.

La dernière séance du grand groupe et du petit groupe accentue cette division du travail dynamique. Le grand groupe évolue vers l'immortalité de l'institution<sup>3</sup>. Si l'on excepte quelques incidents marginaux, le grand groupe dresse des bilans, fait des constats, évoque le souvenir de Heidelberg et de Maastricht, propose des programmes pour le futur et organise le fantasme d'une continuité dans le temps au-delà de la donnée contingente qu'il s'agit bien de la dernière séance. On se fait des promesses, on se dit « au revoir ». Verbalisés, la séparation et le deuil sont pourtant niés en utilisant la dimension sociale du grand groupe, donc la propriété que le social a de ne pas pouvoir penser sa propre mort. Au contraire, le petit groupe italo-phonique paraît prêt à se débattre entre une élaboration paranoïde et une élaboration dépressive du deuil de toutes les instances du séminaire (le grand groupe, le groupe national, le petit groupe, le groupe du staff, le séminaire). Le silence et la tension ouvrent sa dernière rencontre. Une participante déclare qu'elle aurait voulu abandonner le dernier groupe national italien et se réfugier dans le groupe national espagnol. En fait, le soir précédent, elle s'est disputée violemment avec une autre participante, une Italienne vivant en Angleterre et qui était son amie personnelle. La dispute recommence dans le groupe. Elle concerne les manières de table, donc l'oralité primitive et ses rapports à la matrice. L'Italienne revendique son droit à se comporter en Italienne dans un restaurant anglais ; son amie vit ce manque de respect pour l'étiquette locale comme un refus de sa double identité anglaise et italienne. L'enjeu est clair : peut-on tolérer des clivages, des béances et des espaces transitionnels au sein de la *foundation matrix* culturelle du Soi ? Ou bien faut-il prétendre que cette matrice soit pure, exempte de compromis ou d'ambivalences, cohérente et indivisible ? Pourquoi est-il si difficile non pas de se représenter, mais de contenir les matrices multiples de l'Autre ? Quelle blessure insupportable mais instituante du Soi est-elle réactivée par les effets de miroir de l'étayage culturel multiple d'un autre Soi ? Le conducteur interprète l'envie du Multiple pour tout ce qui paraît avoir la solidité et la cohésion toute-puissante de l'Un ; mais aussi la rage envieuse de l'Un pour la légèreté, l'aisance et l'omniprésence du Multiple. La participante italienne envieait la capacité que son amie avait de traverser sans effort évident les frontières des langues maternelles, c'est-à-dire les frontières des clivages primitifs ; et la participante anglo-italienne envieait l'ancrage apparemment puissant et unitaire, non clivé, de son amie. La

première enviait la seconde parce qu'elle restait en Angleterre, à l'étranger, quelque peu décalée par rapport à l'emprise étouffante de la *foundation matrix* ; la seconde enviait la première parce qu'elle rentrait en Italie, là où se situait sa seule origine vraie, le fantasme d'une matrice fusionnelle, cohérente et non clivée. Après cette interprétation, le conflit diminue, on pleure, une participante qui avait toujours renié son origine allemande paraît presque prête à l'accepter, la douleur de la séparation et du deuil peut être reconnue, et le plaisir de l'individuation remplace prudemment la nostalgie de l'unité duelle et la peur panique du conflit au sein de la matrice primitive.

## Quelques réflexions pour conclure

Le dispositif a mis en place un système de vases communicants qui activait une instabilité permanente et une dialectique des dynamiques et des défenses. Les fonctions réciproques des différents types de groupes obéissent à une dynamique générale du séminaire en tant que métasystème.

Il est à peu près impossible de distinguer et de décrire l'impact et le rôle différentiel des fondements culturels inconscients du psychisme et de l'identité individuelle. La structure du dispositif mis en place pour le séminaire véhicule toutes les dynamiques vers une grille qui les traduit interculturellement. Si l'on place dans un grand groupe des participants de nationalité et de langue différente dans un contexte historico-géographique où ces différences ont des significations surdéterminées, il est évident que les phénomènes typiques de tout grand groupe s'organiseront selon des clivages de nationalité et de langue. La même considération peut s'appliquer au petit groupe ou au groupe national. Foulkes a souvent mis en garde les chercheurs travaillant avec les groupes : attention à ne pas « découvrir » dans un groupe ce qu'on y a mis de par l'organisation même de son cadre de travail, de sa structure et de sa composition. Il faut se demander si le dispositif d'Oxford n'a pas « découvert » dans ses instances de groupe l'interculturel et le transculturel qu'il y avait placés au départ. Cette remarque n'exclut pas l'existence et le poids important de l'étagage culturel et social inconscient de l'identité. Elle vise uniquement à questionner le dispositif d'Oxford comme un instrument capable de vérifier l'hypothèse de cet étagage.

Un corollaire de ce qui précède : à mon avis, tout ce que je me suis efforcé de décrire peut s'expliquer indépendamment de toute hypothèse sur les éléments culturels inconscients du psychisme. L'utilisation massive des différences de langue et de nationalité, des stéréo-types culturels, etc., était offerte par le dispositif. L'appel aux matrices originaires et aux *foundation matrixes* culturelles apparaissait plutôt comme une démarche panique du groupe : poussé par l'angoisse et par la régression massive, le groupe — grand, petit ou national — *inventait* une instance des origines et lui attribuait une pseudo-cohésion factice<sup>4</sup>. Mais cette instance existe-t-elle indépendamment de la dynamique qui rend nécessaire son fantasme ? Et sa cohésion est-elle réelle, ou bien n'est-elle encore une fois qu'une représentation fantasmatique induite par les conflits inconscients ? L'hypothèse de l'étagage culturel de l'identité ne cacherait-elle pas une ontologie du fantasme ?

Si elles ont un sens, les questions précédentes exigent un surcroît de recherche et

de réflexion visant le dispositif et ses *self fulfilling prophecies*, mais aussi la comparaison méthodique d'observations détaillées des petits groupes et des groupes nationaux, pour y déceler les traces de spécificités culturelles au niveau des mécanismes de défense, des élaborations du moi-peau, des métaphores dominantes, etc. Des groupes de contrôle s'imposent, de même que la lecture attentive et la réflexion critique sur les études sociologiques, psychologiques, anthropologiques et psychanalytiques des caractères nationaux, des personnalités de base institutionnelles, des processus de socialisation primaire, etc.

## Notes

1.G. Simmel, « Comment les formes sociales se maintiennent », *L'année sociologique*, 1897, pp. 71-109.

2.E. Jones, « The Madonna's Conception through the Ear », *Essays in Applied Psychoanalysis*, London, Hogarth Press, v. II.

3.E. Jacques, « Social Systems Against Persecutory and Depressive Anxieties », AA. VV., *New Directions in Psychoanalysis*, London, Tavistock, 1955.

E. Pozzi, *Il carisma malato. Il people's Temple e il suicidio collettivo di Jonestown*, chap. «Il gruppo pseudo-cocso », Naples, Liguori, 1992.